

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

### BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

Abonnement : Pour Roubaix, 25 francs par an. Pour six mois, 14 francs. Pour trois mois, 7 50 francs.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAR, LAFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup> pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 28 Juin 1866.

#### BULLETIN.

Le ministère anglais donne sa démission et il est remplacé par un cabinet tory-radical. D'après le Times, lord Stanley aurait le portefeuille des relations extérieures; MM. Disraeli, Craubourne, Bulwer, Lyston, Sir Hugh, Cairns et Stanhope feraient partie de la nouvelle administration.

Cette révolution ministérielle a une grande importance dans ce moment, et l'on se demande quelle sera l'attitude des futurs ministres, en ce qui touche à la politique extérieure. On les croit tout favorables à l'Autriche.

En attendant, le peuple de Londres ne se gêne pas pour jeter, à sa façon, la pierre aux députés. Les manifestations les plus violentes ont lieu de tous côtés, et à toute occasion. C'est ainsi que, à une revue des volontaires, le comte Grosvenor et lord Elcho, officiers supérieurs dans l'armée des volontaires, ont été sifflés et hués par leurs propres soldats, auxquels le peuple prêtait un concours frénétique. La foule s'est même rassemblée sur lord Elcho; des soldats ont dû l'entourer et il a été reconduit chez lui au milieu d'un concert d'injures. Il paraît que, dans leurs discours à la Chambre, ces deux lords, types de l'arrogance et de la morgue aristocratiques, ont traité avec une rare insolence la ville plébe qu'on veut élever au rang d'électeur.

Après l'enthousiasme qui distingue toujours l'Italie, après les paroles et les démonstrations qui ont dépassé tout ce qu'il est possible d'imaginer, les faits viennent de parler à leur tour. Les Italiens ont reculé devant l'armée autrichienne.

Le 23, au soir, dix corps de l'armée italienne, commandés par le Roi en personne, et présentant un effectif de 100,000 hommes, traversent le Mincio, à Goito; ils s'avancent dans la nuit du 23, ou la matinée du 24, par Vallegio vers Villafranca; ils rencontrent l'ennemi; la lutte s'engage et dure toute la journée du 24. Les Italiens sont repoussés partout;

non-seulement ils n'avancent pas, mais ils ne peuvent pas même conserver les positions qu'ils ont prises; ils sont obligés de se replier sur le Mincio, et, ce qui est plus grave, de le retraverser et d'aller prendre une position défensive sur la rive droite ou italienne de cette rivière après avoir, vingt-quatre heures auparavant, pris hardiment l'offensive sur la rive gauche ou autrichienne. Jamais défaite n'a été mieux caractérisée.

C'est le 24 juin 1866, anniversaire de la grande bataille de Solferino, que les Autrichiens ont pris une revanche de leur défaite.

C'est à Costozza, qu'en 1849 le roi Charles-Albert a perdu la première bataille livrée dans la campagne qui s'est terminée à Novare.

Plus les détails se complètent, plus il en ressort que l'insuccès du mouvement tenté par l'armée italienne sur le Mincio a été plus considérable que les télégrammes de Vienne même ne le faisaient d'abord supposer.

Les dépêches d'Allemagne nous signalent deux engagements assez importants. Le premier a eu lieu le 26 près de Munchengratz et il a duré deux nuits sans résultat. Le second s'est engagé le lendemain entre Nachat et Neustadt. Les Prussiens ont été complètement défaits et mis en déroute; ils se sont retirés en abandonnant leurs morts et leurs blessés.

On en est toujours réduit aux conjectures sur les plans de Benedeck qui peut-être ne laisse pénétrer ses adversaires en Bohême et en Moravie que pour leur couper tout à coup le retour sur Berlin. Quoiqu'il en soit, il a su disposer son armée de manière à pouvoir, au premier moment, concentrer ses troupes bien plus rapidement que l'ennemi ne pourrait le faire pour les siennes; car le chemin de fer d'Olmütz à Reichenberg étant en sa possession, et se mouvant sur une ligne beaucoup moins étendue que celui de la Silésie, une concentration d'Olmütz à Reichenberg s'exécuterait autrement vite que de Ratibor ou de Neisse sur Gortitz ou Zittau.

Les résultats des élections prussiennes connus jusqu'ici sont loin d'être favorables à M. de Bismark et à ses amis. Les électeurs, du second degré, ceux qui doivent nommer les députés, sont au nombre de 1096 libéraux contre 240 conservateurs. Il reste à connaître les scrutins de 280 collèges.

L'horizon est toujours fort sombre du côté des Pyrénées. Les dépêches disent bien que « l'ordre règne à Madrid », mais les lettres particulières ajoutent que les conseils de guerre sont en permanence ainsi que les fusillades. Le ministère demande la suspension des libertés publiques. Voilà le plus clair profit des insurrections militaires et autres.

Le Monde croit avoir trouvé le mot de la situation actuelle de la Péninsule et il nous semble que ce journal n'a pas tout à fait tort. Qu'on en juge :

Les détails que publie la France sur l'insurrection en Espagne sont intéressants. Il serait plus intéressant encore de savoir la source de cette insurrection. Cela n'est peut-être pas difficile. Le général Prim n'a pas pour rien quitté Paris. Ce qui est plus obscur, c'est le rapport qui existe entre ce soulèvement et les guerres qui troublent l'Europe. Pour nous, ce rapport est certain. La Révolution joue son jeu. Il faut que tout soit troublé. Battue en Italie et en Allemagne, elle rentrera pour longtemps peut-être dans l'ombre, il faut que tous les Etats dont les tendances sont anti-révolutionnaires soient mis dans l'impossibilité d'intervenir. L'insurrection de Madrid est le premier acte, ce ne sera pas le dernier. » J. REBOUX.

#### NOUVELLES DE LA GUERRE.

##### ALLEMAGNE.

Vienne, 27 juin. — Hier au soir un engagement a eu lieu près de Munchengratz et a duré presque deux nuits sans résultat; aujourd'hui, depuis dix heures du matin, entre Nachat et Neustadt a eu lieu un vif combat où les Prussiens ont été repoussés; la cavalerie autrichienne est entrée en action.

Vienne, 6 heures soir. — Les Prussiens sont battus et en pleine retraite, laissant des morts et des blessés sur le champ de bataille.

Vienne, 26 juin, soir. — Les Prussiens ont occupé les stations de Standing et Schohbruun (ligne du Nord) et ont détruit le pont sur l'Oder.

Vienne, 26 juin, soir. — Les avis de Bohême constatent que les Prussiens ont détruit le chemin de fer de Werdau (Saxe) à Lessnitz.

La population d'Altenbourg se serait soulevée contre les Prussiens. — Le roi de Saxe a quitté Prague.

Cologne, 26 juin. — Le prince Alexandre de Hesse, après avoir rallié les Wurtembergeois, est arrivé hier à la tête d'une armée de 80,000 hommes.

Son but est de chasser les Prussiens de la Hesse électorale et de rallier, s'il en est temps encore, l'armée hanovrienne.

Réuni ensuite à l'armée bavaroise, il doit concourir au plan général d'opérations de Benedeck.

Le prince a fait une proclamation très énergique.

Francfort, 26 juin. — L'engagement de Jung-Bunzlau est sans importance. Il est inexact qu'on ait illuminé à Berlin à propos de cette rencontre.

L'armée du prince Alexandre de Hesse est maintenant prête à se porter en avant.

Francfort, 26 juin. — Le prince Alexandre de Hesse vient de transférer son quartier-général à Freidberg.

Francfort, 27 juin. — Le duc d'Augustenbourg est arrivé le 25 à Nuremberg. Il se rend à Vienne par Munich.

Francfort, 27 juin. — A la suite d'une décision prise avant-hier par la Diète, le Wurtemberg a occupé hier, militairement, la principauté de Hohenzollern. Le comte de Lentrum a été nommé commissaire fédéral dans la principauté.

Berlin, 26 juin. — Les troupes, destinées à opérer contre les Bavares, sont arrivées ici. Un corps marchera demain dans la direction de Hof.

Les résultats des élections primaires d'environ 207 arrondissements électoraux sur 500, sont connus. Sont élus électeurs du deuxième degré 1096 progressistes et libéraux contre 240 conservateurs.

Berlin, 26 juin, 6 h. 35 du soir. — En Bohême, la première armée, sous les ordres du prince Frédéric-Charles et du général de Herwarth, s'avance sans rencontre sérieuse avec l'ennemi.

Le corps volant, sous les ordres du général comte de Holberg, a eu des escarmouches près d'Ausschwitz; il a perdu 8 hommes.

Officiel. — La Prusse a offert, de nouveau, au Roi de Hanovre, alliance en garantie sur la base de la réforme fédérale et en même temps capitulation avec les honneurs de la guerre. On espère que la capitulation aura lieu aujourd'hui.

Berlin, 26 juin. — En présence des fausses nouvelles propagées par l'Autriche sur de prétendus recrutements forcés que ferait la Prusse en Bohême, le cabinet de Berlin se propose de signaler aux puissances européennes ce qu'il y a de contraire au droit des gens dans un procédé pareil dont le but est de persuader aux populations autrichiennes que la guerre actuelle est une guerre d'extermination contre elles.

Les envoyés de Luxembourg, de Brimwick et de Schaumbourg ne prendront plus part aux délibérations de la Diète de Francfort. Le Brunswick a notifié à la Prusse son adhésion à la réforme fédérale.

Berlin, 26 juin, 10 h. du soir. — Reichenberg et Neisse, le 26, matin. Les armées de Silésie et de l'Elbe s'avancent sans rencontrer l'ennemi.

Berlin, 27 juin, midi 35 min. — Arrivée de l'Elbe. — La nuit passée, un engagement favorable a eu lieu près de Tarnau. Sept officiers autrichiens et 500 soldats ont été fait prisonniers.

Quartier-Général Sichrow. Gotha, 25 juin, soir. — On donne comme certain que les négociations au sujet de la capitulation de l'armée hanovrienne n'ont abouti jusqu'à présent à aucun résultat. Le roi de Hanovre insiste pour obtenir que son armée puisse aller combattre à côté des Autrichiens contre l'armée italienne.

Gotha, 26 juin. — Les pourparlers avec l'armée hanovrienne n'ont pas encore abouti. Le délai accordé expire ce soir. La Prusse a posé les conditions suivantes : Les troupes seront renvoyées dans leur foyer. Les officiers gardent leurs épées et leurs chevaux. Le roi et le prince royal auront pleine liberté pour le choix de leur résidence.

Il paraît que les Hanovriens dont un officier supérieur autrichien avait pris le commandement, voulaient gagner du temps pour recevoir un secours de la Bavière. On dit qu'un officier supérieur hanovrien s'est rendu, avec une lettre, directement à Berlin.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 29 JUIN 1866.

— N<sup>o</sup> 1. —

## LE DÉMON DE L'ARGENT.

1.

Les brumes de la nuit flottent encore, comme un voile argenté, dans les profondeurs des bois. Mais bientôt un splendide soleil de mai s'élève au-dessus de la forêt son disque éblouissant et verse ses rayons sur la nature endormie, comme pour la rappeler à la vie et à la joie... La lumière est douce et caressante; elle colore d'une chaude teinte d'or fauve des arbres; elle ouvre par ses baisers le calice des fleurs et s'épanche comme un torrent de perles scintillantes sur les humbles brins d'herbe qui, encore assoupis, se baignent dans la rosée du matin... Le rossignol gazouille les dernières notes de sa chanson sous le feuillage silencieux; l'alouette monte vers le ciel et laisse tomber de son puissant gosier une mélodieuse pluie de sons; cent voix retentissent dans les buissons, dans les haies, et chantent au Seigneur un cantique de reconnaissance. L'air est chargé des effluves parfumées des fleurs; la douce lumière du matin jette sur tous les objets son magique et virginal

éclat; les arbres déploient leurs feuillages délicates; les insectes reprennent leur vie errante et sans repos; le chant des oiseaux s'élève de plus en plus. Tout est régénéré, tout semble animé par la joie et l'espérance, tout s'écrie : « Salut ! salut ! ô printemps bien-aimé, jeunesse de la nature, sourire de la divinité !... »

Seul, l'homme reste insensible aux beautés nouvelles qui viennent parer sa demeure terrestre. Tandis que les animaux, les plantes — tous les êtres animés ou inanimés, s'épanouissent joyeusement sous le soleil du matin, lui, plongé dans un lourd sommeil, sans conscience de lui-même, ne sortira de cette léthargie qui ressemble à la mort, que lorsque l'œuvre mystérieuse et splendide de la nature sera accomplie.

C'est un triste aveu à faire pour notre espèce, mais il y a des gens dont la vie a été longue, et qui pourtant meurent sans avoir une seule fois contemplé le lever d'un beau jour.

Assurément il en est beaucoup aussi qui s'éveillent aux premières lueurs du matin, mais c'est la nécessité ou le désir d'un gain matériel qui les chasse du lit. Distracts et inattentifs, ils s'en vont la tête penchée sous les soucis ou les éhagrins; soit que le ciel se teigne des couleurs de l'arc-en-ciel, ou que le soleil épanche sur la nature ses magiques splendeurs, il fait toujours sombre dans le cœur de ces infortunés qu'un éternel labeur inquiète ou attriste, et un nuage gris voile sans cesse leur regard.

Ainsi en était-il de M. Kemenser qui, depuis plus d'une heure déjà, dans son spacieux jardin, était assis sur un banc, à l'ombre d'un grand acacia, les bras croisés

sur sa poitrine et plongé dans une profonde préoccupation. Il n'était pas venu là pour jouir des beautés de la nature qui s'éveille; car, adossé à un massif de seringat, il tournait le dos à l'orient, et son regard immobile était fixé devant lui sur le sable du chemin.

M. Kemenser n'avait que quarante-cinq ans, et pourtant ses cheveux étaient déjà gris, son front ridé, son regard éteint. Vraisemblablement il avait passé sa vie au milieu des soucis matériels, ou peut-être sa tête était-elle courbée sous le poids d'incessantes adversités.

Quoi qu'il en fût, en apparence du moins il n'avait pas le droit de se plaindre de son sort sur la terre; car sa demeure, qui touchait au vaste jardin dont nous venons de parler, était une des maisons les plus remarquables d'un des faubourgs d'une grande ville, et tout ce qui l'entourait, les plantations soignées, les arbustes rares, les fleurs recherchées ainsi que les belles statues qui se détachaient sur les massifs, tout, disons-nous, accusait, sinon l'opulence, du moins une aisance peu commune.

Qu'importait à cet homme plein de soucis que les rayons du matin annonçassent une magnifique journée de printemps? Quelle joyeuse influence pouvait avoir sur lui le doux chant des oiseaux? Qu'importait à sa poitrine oppressée que l'air fût chargé ou non de senteurs parfumées?

Absorbé par un pénible labeur du cerveau, il se baissait de plus en plus vers le sol, écrivait du doigt des chiffres sur le sable et murmurait en lui-même les mots de capital et d'intérêts, de rentes et d'argent.

Comme si d'involontaires pensées d'un

autre ordre le troublaient dans ses calculs, il releva la tête et détourna son attention des chiffres qu'il avait tracés.

Pendant quelques instants, son regard resta fixé dans le vague avec une anxiété croissante; son visage blême sembla pâlir encore davantage; toute son attitude attestait une inquiétude secrète, comme si un coup douloureux l'eût frappé; ses poings se crispèrent avec désespoir et ses dents serrées grinçèrent convulsivement. Pourtant une profonde solitude régnait autour de lui; rien ne pouvait l'effrayer ni l'inquiéter, sinon les sombres préoccupations d'un cœur tourmenté ou peut-être la voix accusatrice de la conscience.

Mais bientôt il parut secouer courageusement ses tristes réflexions et se dit à lui-même d'un ton de plaisanterie :

— Je suis fou ! Pourquoi ne puis-je me mettre comme les autres au-dessus de vulgaires appréhensions ? Étais-je donc trop simple, trop sot ou trop bon pour me lancer aussi dans la mêlée à la conquête de l'argent ? Chacun a soif d'argent, chacun respecte l'argent, chacun jouit de l'argent; ne vois-je pas les heureux banquiers rient d'écarter en spectacle son luxe impudent et du haut de sa voiture élabousser les victimes mêmes de sa mauvaise foi ? Le rusé boursier qui, en répandant de faux bruits, fait monter et descendre les fonds publics et accumule ainsi des monceaux d'or, n'est-il pas vénéré comme le dieu de la spéculation ? Le marchand qui falsifie ses denrées, le négociant qui par des moyens frauduleux fait hausser le prix du marché, les directeurs d'une société financière qui en dépréciant les actions pour les acheter sous main à vil prix, tous ces

gens-là ne sont-ils pas universellement respectés, vantés, considérés ? et ne jouissent-ils pas paisiblement des fruits de leur intelligente habileté ? Moi seul, je me rongerais le cœur pour avoir commis une unique impudence, pour avoir eu recours à des moyens qu'on trouve déshonorants parce que la loi les interdit ? Mais qui peut me fournir la preuve ? L'écrivain qui a volé si étourdiment les mains de M. Robyn est anéanti depuis longtemps. Le feu a dévoré ce sujet de crainte et d'indignité. Ne suis-je pas riche ? Que puis-je désirer de plus ? La tranquillité de mon âme ? On peut se la donner soi-même. Allons, allons, l'anxiété qui me poursuit est sans fondement. Robyn ne vivra plus longtemps; avec lui descendra dans la tombe l'unique témoin de mon imprudente action... Et si Monck en savait quelque chose ? Mais le père Robyn est trop fin pour confier son honneur et sa sécurité à un aussi madré renard... Je n'ai rien à craindre.

Un sourire éclaira sa physionomie pendant un instant; mais peu à peu il retomba dans ses réflexions et fixa les yeux sur la statue du sonci ou du remords.

Tandis que M. Kemenser était assis sur le banc, la porte de la maison s'ouvrit, et une jeune fille s'élança dans le jardin. Elle s'avança d'un pas vif et léger, s'approcha des premiers massifs de fleurs et promena autour d'elle un regard plein de bonheur et d'admiration. La femme d'une douce et poétique émotion rayonnait dans ses yeux; un charmant sourire se jouait sur ses lèvres, et elle aspirait avec tant d'avidité l'air frais du matin que son sein